Prête-moi un mardi ordinaire

L'amour aussi a besoin de temps sans occasion particulière



Laura Bellini

Prête-moi un mardi ordinaire

L’amour aussi a besoin de temps sans occasion particulière

Laura Bellini

ROMANS

ISBN: 9788384905814

ALL-IN Rafał Płonkowski



TABLE DES MATIÈRES

INTRO 4
Chapitre 1 - Des conditions qui n'étaient pas prévues 12
Chapitre 2 - La carte des possibles 24
Chapitre 3 - Tout ne tient pas sur une carte 39
Chapitre 4 - Après les heures de travail 49
Chapitre 5 - Le droit de disposer de son temps 63
Chapitre 6 - Un instant que nous n'avions pas prévu 74
Chapitre 7 - Le lendemain de tout cela 87
Chapitre 8 - En dehors de son atelier 97
Chapitre 9 - Quand le plan rencontre la réalité 110
Chapitre 10 - Sans aucune occasion particulière 124
Chapitre 11 - Ce qui reste après la nuit 137
Chapitre 12 - La soirée qui devait nous appartenir 155
Chapitre 13 - Le prix des belles opportunités 172
Chapitre 14 - La vérité entre nous 182
Chapitre 15 - Tout ce que je remets à plus tard 195
Chapitre 16 - Une place pour le silence 206
Chapitre 17 - Une vie en dehors de l'emploi du temps 217
Chapitre 18 - Le premier pas sans promesse 229
Chapitre 19 - Plus besoin d'attendre 245
Chapitre 20 - Un mardi ordinaire 255

INTRO

Le mardi, rien ne devrait arriver.

C'était du moins la règle que j'essayais d'imposer à ma vie depuis que j'avais compris que, si je ne me réservais pas au moins une journée sans les attentes des autres, je finirais bientôt par considérer mon propre appartement comme une salle d'attente entre deux obligations.

Le mardi m'appartenait. Pas de vernissages, de rencontres avec des artistes, d'appels de commissaires d'exposition ni de conversations polies avec des gens qui avaient toujours besoin de quelque chose pour la veille. Pas de verre de prosecco bu debout, ni de sourire à maintenir même lorsque mes pieds me faisaient souffrir après des heures passées en talons. Aucun événement exigeant un éclairage adapté, une disposition précise des chaises et la présence de quelqu'un capable de prévoir qu'une personne oublierait de fournir une rallonge électrique.

J'avais trente-quatre ans et j'accordais de plus en plus de valeur aux choses qui ne nécessitaient aucune organisation.

Ce mardi-là, je voulais récupérer des tirages dans un atelier photographique, acheter du pain frais, rentrer chez moi avant dix-huit heures et m'installer à table avec mon ordinateur portable. Une proposition d'exposition sur laquelle je travaillais depuis plusieurs semaines m'attendait. Un projet important, ambitieux et suffisamment prometteur pour que je n'aie aucune intention de laisser quoi que ce soit me détourner de sa finalisation. J'avais besoin de silence, de concentration et de quelques heures pendant lesquelles personne ne me demanderait si je pouvais encore m'occuper de quelque chose.

Mais Varsovie avait une autre opinion sur mes projets.

Dans une rue que je connaissais depuis des années, des ouvriers avaient éventré le trottoir exactement à l'endroit où je passais habituellement pour rejoindre plus rapidement l'atelier. J'avais dû faire tout le tour du pâté de maisons, en slalomant entre les voitures garées le long d'un accotement étroit. L'air sentait le béton humide, le café provenant du petit établissement au coin de la rue et quelque chose de brioché qui s'échappait de la boulangerie. Des téléviseurs résonnaient derrière les fenêtres des appartements du rez-de-chaussée, tandis qu'une femme âgée vêtue d'un manteau bleu marine tentait de convaincre son chien qu'une flaque d'eau n'était pas un endroit convenable pour se reposer l'après-midi.

Un quartier ordinaire. Une journée ordinaire. Exactement ce dont j'avais besoin.

La pochette contenant mes tirages était plus lourde que prévu. Je l'ai passée dans mon autre main et me suis arrêtée devant un petit atelier de réparation de vélos pour remonter la bandoulière de mon sac, qui glissait de mon épaule. À travers la porte ouverte, j'apercevais un homme penché sur un vélo. Il avait retroussé les manches de sa chemise sombre et une trace de graisse marquait son avant-bras, qu'il n'avait manifestement pas encore eu le temps de nettoyer. Il travaillait tranquillement, avec l'attention de quelqu'un qui n'avait pas besoin de regarder sa montre toutes les trois minutes pour savoir ce qu'il faisait.

C'est alors qu'une des planches s'est échappée de ma pochette.

Une rafale de vent a soulevé la feuille avant que je puisse la rattraper. Le papier a glissé sur le trottoir et s'est

immobilisé près de la roue avant d'un vélo posé juste à l'entrée de l'atelier.

« Votre travail prend la fuite », a lancé l'homme.

Il a ramassé la feuille avant que j'aie le temps de me baisser. Il ne l'a pas froissée, ne l'a pas saisie par le milieu. Il l'a tenue par deux coins, comme s'il savait instinctivement que ce morceau de papier pouvait avoir beaucoup plus de valeur qu'il n'y paraissait.

« Merci. Ce n'est pas vraiment du travail au sens habituel, mais plutôt quelques heures de ma vie au format A2. »

Il a regardé la planche, puis moi.

« Dans ce cas, heureusement qu'elle n'a pas fini sous une roue. »

« La réparation aurait coûté assez cher. »

« Pour le papier ou pour vous ? »

J'ai souri avant même d'avoir décidé si sa question méritait une réponse.

Sa voix était calme et sa manière de me regarder ne ressemblait en rien aux conversations que j'avais l'habitude d'avoir lors des événements professionnels. Il n'essayait pas de faire immédiatement bonne impression. Il ne cherchait pas une occasion de me raconter quelque chose sur lui. Il attendait simplement que je récupère ce qui m'appartenait.

Il avait peut-être un peu moins de quarante ans, les cheveux foncés et le visage d'un homme qui n'avait pas besoin de vérifier chaque matin s'il avait suffisamment l'air présentable. Il n'était pas négligé. Il semblait plutôt peu préoccupé par la nécessité de prouver quoi que ce soit à qui que ce soit.

« Il vous en reste beaucoup d'autres comme celle-ci ? » a-t-il demandé en désignant les feuilles qui dépassaient de ma pochette.

« J'espère qu'elles ne vont pas toutes essayer de s'échapper. »

« D'expérience, je sais que les choses sont parfois capables de faire exactement ce à quoi on ne s'attend pas. »

« Vous parlez du papier ou des vélos ? »

« Aujourd'hui, du papier. Pour les vélos, un bon réglage suffit généralement. »

J'ai récupéré la planche et l'ai glissée de nouveau dans la pochette.

« On dirait que tout peut être réparé. »

« Pas tout. Mais certaines choses méritent qu'on leur laisse un peu de temps. »

Je ne savais pas pourquoi cette phrase m'était restée en mémoire. Peut-être parce qu'il l'avait prononcée sans insister, sans attendre que je la trouve particulièrement profonde. Ou peut-être parce que, depuis longtemps, je n'accordais plus de temps à quoi que ce soit. Tout avait une échéance, un objectif et une place dans mon agenda.

J'ai jeté un coup d'œil à ma montre. Il fallait que je parte.

« Merci encore. »

« Je vous en prie. »

J'avais fait quelques pas lorsque j'ai entendu sa voix derrière moi :

« Faites attention au vent. Aujourd'hui, il a son propre programme. »

Je me suis retournée.

« Moi aussi. Et j'ai bien l'intention de m'y tenir. »

Cette fois, son sourire était plus franc.

« Bonne chance. »

Je ne lui ai pas demandé son prénom. Il ne m'a pas demandé le mien. Ce n'était qu'un échange bref et banal, de ceux qui devraient disparaître de la mémoire avant même d'avoir atteint le bout de la rue.

Pourtant, lorsque je suis arrivée à l'atelier, j'ai repensé un instant à ses mains qui avaient soulevé la feuille avec précaution. Au fait qu'il n'avait pas essayé de m'aider de force, alors qu'il aurait pu le faire. À cette manière qu'il avait de plaisanter sans transformer la conversation en numéro de séduction.

Puis j'ai reçu un appel.

C'était Helena, de la maison de quartier locale. Nous nous connaissions depuis plusieurs années, car j'y avais organisé autrefois une petite exposition de photographies réalisées par les habitants. Elle se souvenait de moi comme de quelqu'un capable de trouver un emplacement pour une exposition même lorsque le seul mur disponible était celui situé derrière la porte d'un débarras.

« Łucja, excuse-moi de te déranger », a-t-elle commencé. « Je sais que tu as beaucoup de travail, mais j'aimerais te demander quelque chose. »

Dès les premiers mots, j'ai compris que mon mardi risquait de ne pas se dérouler comme prévu.

« Je t'écoute. »

« Nous aimerions organiser quelque chose pour les habitants du quartier. Un petit festival. De la musique, quelques exposants locaux, peut-être des ateliers pour les

enfants, quelque chose à manger. Nous n'avons pas un gros budget, mais nous avons un lieu et quelques personnes prêtes à donner un coup de main. Ce qui nous manque, c'est quelqu'un capable de coordonner tout ça. »

J'ai regardé mon ordinateur portable ouvert. Sur l'écran m'attendait le projet d'exposition inachevé, accompagné d'une liste de corrections que je devais encore apporter.

« Helena, je ne peux vraiment pas prendre en charge un événement supplémentaire en ce moment. »

« Je sais. C'est pour ça que je ne te demande pas de tout faire toute seule. »

« C'est généralement comme ça que ça commence. »

Un bref silence s'est installé à l'autre bout du fil, puis j'ai entendu un petit rire.

« Tu as raison. Mais cette fois, nous avons quelqu'un d'autre. Il tient un atelier de réparation de vélos non loin de chez nous. Il a accepté de nous aider pour l'organisation et de faire venir des exposants du quartier. Il est têtu, mais apparemment, il connaît la moitié des habitants. »

Je me suis souvenue de l'homme debout dans l'encadrement de la porte de l'atelier. De sa chemise sombre, de la trace de graisse sur son avant-bras et de cette phrase à propos des choses auxquelles il fallait laisser un peu de temps.

« Comment s'appelle-t-il ? » ai-je demandé avant même d'avoir réfléchi à la raison pour laquelle je voulais le savoir.

« Klemens Lis. »

Je me suis adossée à mon fauteuil.

Il avait donc un prénom.

« Łucja, tu n’as pas besoin de prendre une décision au téléphone. Viens demain pour une courte réunion. Tu découvriras le projet et tu verras si cela vaut la peine. Si tu estimes que ce n’est pas pour toi, nous n’insisterons pas. »

J’aurais dû refuser. J’avais suffisamment de travail, mes propres ambitions et des limites que j’avais soigneusement établies. Je ne voulais pas d’un nouveau projet dans lequel les gens confondraient mes compétences avec une disponibilité illimitée. D’un autre côté, Helena ne me demandait pas de sacrifier toute ma vie. Elle me proposait simplement une conversation.

« D’accord. Je viendrai à la réunion. Mais je ne promets rien. »

« Bien sûr. Merci à toi. »

Après avoir raccroché, je suis restée assise sans bouger pendant quelques instants. Dehors, quelqu’un fermait un portail métallique, un cycliste passait dans la rue et un homme sortait de la boulangerie d’en face, un sac en papier glissé sous le bras. Le monde n’avait pas changé d’un millimètre. Seul mon paisible mardi commençait dangereusement à s'encombrer des projets des autres.

Je suis retournée à mon travail, mais mes pensées refusaient désormais de s’aligner en colonnes bien ordonnées. J’ai inscrit la réunion du mercredi dans mon agenda, puis j’ai ajouté une heure de fin. Je n’avais aucune intention de laisser un petit festival se transformer en un nouvel emploi à plein temps.

Le soir, lorsque je suis enfin rentrée chez moi, j’ai posé ma pochette près du bureau et retiré mon manteau. Un rappel concernant la réunion du lendemain m’attendait sur mon téléphone. J’ai fait glisser mon doigt sur l’écran, comme

si ce simple geste pouvait également repousser tout ce qui risquait de découler de cette rencontre.

Je me suis souvenue une nouvelle fois de l'atelier, de sa porte ouverte et de cet homme qui n'avait pas essayé de me retenir plus longtemps que je ne le souhaitais.

Je ne savais pas si Klemens Lis serait quelqu'un avec qui il serait possible de travailler. Je ne savais même pas si son calme était un véritable trait de caractère ou simplement l'impression qu'il donnait lorsqu'il réparait un vélo.

En revanche, je savais que depuis longtemps, j'avais appris à trouver du temps pour tout ce qui comptait sur le plan professionnel. Pour les rêves des autres, leurs échéances et leurs célébrations. Il m'était beaucoup plus difficile de laisser une place à quelque chose qu'on ne pouvait pas inscrire dans un emploi du temps.

J'ai fermé mon ordinateur et éteint la lampe.

Peut-être que demain, je réussirais à convaincre Klemens que le festival devait être soigneusement organisé et que mes limites n'étaient pas négociables.

Mais pourquoi, alors que je ne le connaissais pas encore vraiment, avais-je commencé à me demander s'il serait lui aussi capable de me consacrer du temps lorsqu'il n'y aurait aucun événement à organiser ?

Chapitre 1 - Des conditions qui n’étaient pas prévues

Mercredi, à dix-sept heures trente, je me tenais devant l’entrée de la maison de quartier, un carnet, mon ordinateur portable et la conviction que, dans une heure, je serais déjà sur le chemin du retour. Par précaution, j’avais inscrit dans mon agenda la fin de la réunion à dix-huit heures trente. Je n’aimais pas laisser de place aux besoins des autres dans mon emploi du temps. Trop souvent, j’avais constaté que si je ne fixais pas moi-même la fin d’une conversation, quelqu’un trouvait toujours trois autres sujets qu’il fallait absolument aborder.

La maison de quartier occupait un bâtiment de plain-pied situé entre une pharmacie et une épicerie. À l’intérieur, ça sentait le café, le papier et le produit d’entretien pour les sols. Sur le panneau d’affichage étaient accrochées des annonces pour des activités destinées aux enfants, un échange de livres et la recherche d’une personne prête à s’occuper d’un chien âgé. Quelqu’un avait laissé un pot de basilic sur le rebord de la fenêtre. La plante avait l’air d’attendre depuis plusieurs jours qu’un propriétaire plus responsable veuille bien s’occuper d’elle.

Madame Helena m’accueillit à la porte avec un enthousiasme qui aurait laissé croire qu’elle venait de trouver un sponsor pour financer l’intégralité du festival, et non qu’elle avait réussi à faire venir une personne qui, la veille encore, se demandait si elle n’allait pas annuler la réunion.

« Je savais que tu viendrais. »

« J’ai dit que je viendrais. Je n’ai pas dit que je resterais. »

« C’est déjà quelque chose. Viens, nous avons du café. »

Elle me conduisit dans une grande salle. Trois personnes étaient assises autour d’une longue table. Je reconnus madame Jadwiga, de la bibliothèque du quartier, un jeune homme portant un sweat à capuche aux couleurs d’un club sportif local et un homme que j’avais déjà aperçu, sans me souvenir de lui avoir jamais parlé. Klemens Lis était assis à l’extrémité de la table, les bras posés sur le dossier de sa chaise. Il portait un pull sombre et ses cheveux semblaient avoir été coiffés avec les doigts plutôt qu’avec un peigne.

Il leva les yeux lorsque j’entrai.

« Bonjour, madame Papier. »

« Bonjour, monsieur Vent. »

Madame Helena nous regarda avec curiosité.

« Vous vous connaissez déjà ? »

« Nous avons fait une brève rencontre sur le trottoir », expliquai-je en prenant place sur une chaise libre.

« Une rencontre qui s’est terminée par le sauvetage d'une documentation importante », ajouta Klemens.

« D’une seule planche », rectifiai-je.

« Je ne minimiserais pas cet exploit. »

Je m’assis en face de lui. Je n’avais pas l’intention d’analyser cet échange, même si je remarquai qu’il avait tendance à répondre de manière à laisser à son interlocuteur la possibilité de répliquer. Il ne cherchait pas à dominer la conversation, mais il ne se retirait pas non plus pour éviter les désaccords.

Helena déposa quelques feuilles sur la table.

« Bien. Je propose que nous commencions. L'idée est simple. Nous voulons organiser un festival de quartier. Un samedi, de préférence vers la fin du mois prochain. De la musique, des exposants locaux, quelques petits stands, peut-être des ateliers. Quelque chose qui donne envie aux gens de sortir de chez eux et de découvrir qu'il se passe bien plus de choses dans ce quartier qu'ils ne le pensent. »

« Et le budget ? » demandai-je.

Helena annonça un montant qui me fit instinctivement redresser le dos.

« C'est tout ? » vérifiai-je.

« Pour le moment, oui. »

« Avec cette somme, nous ne pourrons pas financer une sonorisation professionnelle, la location du matériel, l'assistance technique et les cachets des artistes. Sans même parler de la promotion. »

« C'est pour cela que nous voulons utiliser ce que nous avons déjà », intervint Klemens.

J'ouvris mon carnet.

« C'est-à-dire ? »

« Les gens. Les lieux. Les compétences. Tout n'a pas besoin d'être loué. »

« Tout n'a pas besoin d'être loué, mais tout doit fonctionner. Si nous invitons des musiciens, il faut leur fournir des conditions adaptées pour se produire. Si nous accueillons des exposants, nous devons leur garantir un espace. Si nous organisons des ateliers pour les enfants, il nous faut des personnes responsables, du matériel et un plan de sécurité. »

« Je suis d'accord. »

Je le regardai avec une légère surprise.

« Vraiment ? »

« Oui. Mais je ne veux pas que nous commencions par dresser la liste de tout ce que nous ne pouvons pas faire. »

« Et par quoi proposes-tu de commencer ? »

« Par ce que nous pouvons faire. »

Il avait dit cela sans irritation. À vrai dire, sa réaction me surprit. Je m'attendais à ce qu'il essaie de démontrer que mes questions étaient excessives. À la place, il fit glisser vers moi une feuille sur laquelle étaient inscrits à la main les noms de plusieurs commerces du quartier.

« Voici la boulangerie. Elle pourrait préparer quelque chose pour un stand. Là, il y a un atelier de céramique. Il y a aussi un monsieur âgé qui fabrique des jouets en bois. Il ne les vend pas en magasin, mais il serait heureux de montrer comment il les confectionne. Et ici, nous avons un groupe de cyclistes qui organise des balades dans le quartier. »

J'examinai la liste. Elle n'était pas très longue, mais elle contenait des noms et des numéros de téléphone, ainsi que de brèves annotations à côté de certaines entrées. Cela ne ressemblait pas à une idée griffonnée à la va-vite cinq minutes avant la réunion.

« Tu leur as parlé ? »

« À certains. Les autres m'ont dit que je pouvais les appeler. »

« Autrement dit, nous n'avons encore aucune confirmation. »

« Nous avons des marques d'intérêt. »

« Ce n'est pas la même chose. »

« Je sais. C’est pour cela que nous avons besoin de quelqu’un capable de transformer cet intérêt en un véritable projet. »

Je remarquai que madame Helena souriait discrètement au-dessus de sa tasse. Je ne savais pas si elle appréciait davantage son argumentation ou le fait qu’elle n’ait pas eu à me demander elle-même de participer.

« Avant de passer à l'organisation, j'aimerais voir le lieu », dis-je. « Où exactement le festival doit-il se dérouler ? »

Klemens déplia une carte du quartier sur la table. Il avait marqué plusieurs endroits avec des stylos de différentes couleurs.

« Ici, nous avons la place située devant la maison de quartier. Il y a suffisamment d'espace pour les stands. On pourrait installer une petite scène à cet endroit et réserver cette partie aux enfants. Le problème, c'est la circulation. »

« Et l'accès à l'électricité », ajouta Helena.

« Et les toilettes », fis-je remarquer.

« Ça aussi. »

Pendant les vingt minutes suivantes, nous discutâmes des possibilités d'aménagement du terrain. Je commençai à dessiner un plan sommaire de l'événement, en indiquant les voies de circulation et les emplacements possibles pour les exposants. À plusieurs reprises, Klemens déplaça mon stylo pour me montrer des solutions qui tenaient compte des habitudes des habitants du quartier, auxquelles je n'avais pas pensé.

« Ne mets pas de stand ici », dit-il en désignant un endroit près d'un muret bas.

« Pourquoi ? »

« Le samedi matin, les gens passent par là pour aller au marché. Si nous bloquons le passage, nous aurons des réclamations avant même le début de l'événement. »

« Nous pouvons les faire passer de l'autre côté. »

« Nous pouvons. Mais dans ce cas, nous bloquerons l'accès au magasin. »

Je déplaçai mon plan et vérifiai les distances.

« Tu as raison. C'est bien que tu me le signales. »

Il ne fit aucun commentaire sur le fait qu'il avait eu raison. Il retourna simplement à ses notes. Ce petit comportement me plut davantage que je ne voulais bien l'admettre.

À un moment, le jeune homme assis à côté d'Helena prit timidement la parole.

« Et si on organisait aussi un concours du plus beau vélo ? »

Klemens se tourna vers lui.

« Pourquoi pas. Mais nous ne sommes pas obligés de transformer chaque activité en concours. On pourrait aussi prévoir un espace où les gens montreraient ce qu'ils ont eux-mêmes bricolé sur leurs vélos. Sans jugement ni classement. »

« Ce serait sympa », reconnut le garçon.

« C'est exactement ce que je veux dire », poursuivit Klemens. « Je ne veux pas que nous organisions une fête où les gens viennent, regardent quelques activités et rentrent chez eux. J'aimerais qu'ils aient une raison de discuter entre eux. »

« Cela reste un événement avec un programme précis », fis-je remarquer. « Nous ne pouvons pas espérer que la spontanéité s'organise toute seule. »

« Je ne m'y attends pas. Je voudrais simplement que nous ne planifiions pas chaque minute. »

« Chaque minute n'a pas besoin d'être planifiée. Mais nous devons savoir quoi faire si quelque chose tourne mal. »

« Et toi, tu sais toujours quoi faire ? »

« Généralement, oui, quand quelque chose ne se passe pas comme prévu. »

« Ça doit être épuisant. »

Je le regardai.

« Quoi ? »

« De prévoir en permanence tous les problèmes possibles. »

Je ne répondis pas immédiatement. Il avait raison, mais je n'avais aucune intention de lui faciliter la tâche.

« Quelqu'un doit bien s'en charger. »

« Bien sûr. Mais ce n'est pas nécessairement à une seule personne de le faire. »

Un silence s'installa dans la salle, interrompu par Helena qui proposa de resservir du café. Je refusai. J'avais déjà consommé suffisamment de caféine et je sentais de plus en plus clairement que cette réunion prenait une direction que je n'avais pas prévue.

Lorsque nous revînmes aux aspects concrets, je sortis une feuille et inscrivis trois grandes rubriques : programme, logistique, promotion.

« Si je participe à ce projet, j'ai besoin d'une répartition claire des responsabilités. Je ne peux pas être la personne qui devra finalement répondre de tout ce qui n'aura pas été fait. »

« D'accord », répondit Klemens.

« Et j'ai besoin des coordonnées de toutes les personnes avec lesquelles tu as déjà discuté. »

« Tu les auras. »

« Je veux également pouvoir valider le programme avant toute annonce publique. »

Cette fois, il ne répondit pas immédiatement.

« Pourquoi ? »

« Parce que je serai responsable de la cohérence de l'événement. Si quelque chose est promis aux habitants, il faut que nous soyons en mesure de le réaliser. »

« Je comprends. Mais je ne suis pas d'accord pour que chaque idée doive être approuvée par une seule personne. »

« Je ne parle pas de chaque idée. »

« Pour l'instant, c'est pourtant ce que tu sembles vouloir. »

Je sentis ma patience commencer à s'épuiser.

« Klemens, je ne connais pas encore toutes les personnes ni toutes les conditions. Je ne peux pas promettre que chacun aura carte blanche. »

« Et moi, je ne veux pas que les habitants soient réduits au rôle d'exécutants de ton projet. »

« Je n'ai aucune intention de les traiter comme des exécutants. »

« Dans ce cas, nous n'aurons pas de problème. »

« Nous en avons justement un. »

Madame Helena se racla la gorge.

« C'est peut-être une bonne chose que vous soyez différents. Łucja veille aux détails, Klemens connaît les gens. Nous avons besoin des deux. »

« Nous avons aussi besoin de quelqu'un qui prenne les décisions », dis-je.

« Et de quelqu'un qui se souvienne pour qui nous les prenons », répondit Klemens.

Je n'aimais pas le fait que sa remarque soit parfaitement raisonnable. J'aimais encore moins le fait de ne pas réussir à la réfuter facilement.

Je refermai mon carnet.

« Je propose que nous ne tranchions pas cette question aujourd'hui. Je vais préparer un premier calendrier, une estimation des coûts et une proposition de répartition des responsabilités. Ensuite, nous verrons si nous sommes capables de travailler selon des règles communes. »

« Très bien. Mais de mon côté, je préparerai une liste des personnes et des possibilités, pas seulement des confirmations. »

« D'accord. »

« Et j'aimerais que nous n'annoncions rien sans avoir d'abord discuté avec elles. »

« Si elles n'ont aucune influence sur ce que nous organisons, il sera difficile de leur demander de s'investir », ajouta-t-il.

Je le regardai quelques instants, puis hochai la tête.

« Nous pouvons organiser une réunion ouverte. Mais j'ai besoin d'avoir quelques principes de base avant cela. »

« C'est juste. »

Il se leva et commença à rassembler les feuilles. Lorsque je pris mon sac, je remarquai qu'il avait posé sur la table une feuille où mon nom était inscrit à côté d'un numéro de téléphone.

« Comment as-tu obtenu mon numéro ? » demandai-je.

« Par Helena. Je le lui ai demandé avant la réunion pour ne pas avoir à te transmettre toutes les informations par l'intermédiaire de trois personnes. »

Je regardai madame Helena.

« Tu ne m'avais pas prévenue. »

« Je n'ai pas pensé que ce serait un problème. »

« Ce n'en est pas un. Je préfère simplement savoir à qui tu communiques mes coordonnées. »

Klemens repoussa aussitôt la feuille vers moi.

« Si tu préfères, je ne t'écrirai pas et je ne t'appellerai pas. Nous pouvons organiser les échanges par l'intermédiaire d'Helena. »

Il n'avait pas l'air vexé. Il n'essayait pas de me convaincre que j'exagérais. Il attendait ma réponse comme si la décision m'appartenait réellement.

« Tu peux m'écrire pour tout ce qui concerne l'organisation », dis-je. « Mais restons-en aux choses concrètes. »

« Je vais essayer de ne pas t'envoyer de messages sur la météo. »

« Ce serait très appréciable. »

Il sourit et, pendant un instant, j'eus l'impression que nous ne parlions plus du festival, mais de quelque chose que je n'étais pas encore capable de nommer.

Dehors, l'air s'était rafraîchi. Je rangeai mon ordinateur portable dans mon sac et me dirigeai vers l'arrêt de bus. Klemens sortit quelques instants après moi, mais s'arrêta près de son vélo, appuyé contre la clôture.

« Łucja ? »

Je me retournai.

« Oui ? »

« Tu n'es pas obligée de prendre tout ça en charge si tu n'en as pas envie. Vraiment. »

« Je sais. »

« Je voulais simplement que tu saches que je ne m'attends pas à ce que tu fasses tout le travail à notre place. »

Pendant un instant, je ne sus pas quoi répondre. J'étais habituée aux demandes qui commençaient par l'assurance qu'il ne s'agissait que d'un petit service et qui se terminaient par plusieurs heures de travail supplémentaires. Ses paroles ne ressemblaient pas à une tentative d'obtenir mon accord. Elles semblaient plutôt être une information qu'il jugeait importante.

« Nous verrons comment ça se passe », dis-je.

« Nous verrons. »

Je repris mon chemin. Ce n'est qu'à l'arrêt de bus que je remarquai que, dans mon carnet, à côté des premières estimations budgétaires, j'avais également écrit une phrase dont je ne me souvenais pas avoir eu l'idée moi-même.

Ne pas tout planifier à la place de tout le monde.

Je ne savais pas si cette pensée venait de lui ou de ma propre réaction à ses paroles. Dans les deux cas, j'avais l'intention de vérifier s'il était possible de l'appliquer sans perdre le contrôle de l'événement.

Et surtout, sans perdre mon mardi.

Chapitre 2 - La carte des possibles

Le lendemain, à neuf heures du matin, j'avais déjà ouvert un tableur, deux propositions d'aménagement de l'espace et une liste des dépenses potentielles. Pendant la première demi-heure, tout se déroula comme prévu. Ce n'est qu'en arrivant à la rubrique consacrée aux artistes que je réalisai que je ne savais pas exactement combien nous en aurions besoin. Je n'étais pas non plus certaine qu'il faille prévoir une scène principale ou plusieurs petits espaces consacrés aux différentes activités.

D'habitude, je prenais ce genre de décisions après avoir discuté avec un client. Cette fois, le client était un groupe d'habitants que je ne connaissais pas encore, accompagné d'un homme qui semblait considérer que tout ne devait pas nécessairement être décidé autour d'une table.

À dix heures vingt, je reçus un message.

Klemens : J'ai une liste de personnes et quelques propositions. Est-ce qu'on pourrait se retrouver sur place et faire le tour du terrain ? Ce sera plus facile de te montrer ce que j'ai en tête.

Je regardai l'heure. J'avais prévu un appel téléphonique à onze heures, puis du travail sur l'exposition. Je pouvais trouver une heure, à condition que cela ne se transforme pas en une demi-journée.

Je répondis :

Łucja : Aujourd'hui à 12 h 30. Je ne peux rester qu'une heure maximum.

La réponse arriva presque aussitôt.

Klemens : Ça suffira. Je t'attendrai devant la maison de quartier.

Il n'ajouta aucune plaisanterie. Il ne demanda pas si je pouvais venir plus tôt. Je considérai que c'était un bon début.

À douze heures vingt-huit, j'étais sur place. Klemens se tenait près de la clôture, en pleine conversation téléphonique. Lorsqu'il m'aperçut, il mit fin à son appel et rangea son téléphone dans sa poche.

« Ponctuelle », remarqua-t-il.

« C'est l'une de mes rares qualités. »

« Dans ce cas, heureusement que j'ai réussi à arriver à temps. »

Il portait une veste bleu marine et une écharpe claire. Une caisse à outils était posée près de ses pieds et un sac en toile pendait à son épaule. Il ne ressemblait pas à quelqu'un venu faire une simple promenade. Plutôt à quelqu'un qui avait l'intention de réparer quelque chose avant même que j'aie eu le temps de demander ce qui était cassé.

« On commence par la place ? » demandai-je.

« Par le côté de l'atelier. J'aimerais te montrer quelque chose. »

Nous longeâmes la rue. Après quelques minutes, nous arrivâmes à un endroit où le trottoir s'élargissait près d'un petit square. Deux bancs, une poubelle et un support à vélos y étaient installés. Klemens désigna un espace libre entre les arbres.

« La première partie de l'événement pourrait avoir lieu ici. Pas de scène, plutôt un lieu de rencontre. »

« Plus précisément ? »

« Une table, quelques chaises, peut-être un espace d'échange d'objets. Des livres, des plantes, de petites choses. Les gens apportent ce dont ils n'ont plus besoin et repartent avec autre chose. »

« Cela demande de l'organisation. Il faut définir les règles de dépôt et déterminer qui sera responsable des objets laissés sur place. »

« Je sais. »

« Il nous faudra aussi quelqu'un pour surveiller le stand. »

« Je connais deux personnes qui seraient prêtes à s'en occuper. »

« C'est confirmé ? »

« Pour l'une, oui. L'autre n'a pas encore donné sa réponse. »

Je le notai dans mon carnet.

« Et pour la musique ? »

« Je pensais à deux petites prestations. Un groupe local et une personne qui joue de la guitare. Sans grande scène. »

« Dans ce cas, il nous faut du matériel de sonorisation. »

« J'ai un ami qui pourrait nous en prêter. »

« Et s'il ne peut pas ? »

« Alors nous trouverons une autre solution ou nous modifierons le programme. »

« Je préférerais éviter de devoir modifier le programme au dernier moment. »

« Moi aussi. Mais nous ne pouvons pas organiser un événement comme si nous avions un budget permettant de prévoir toutes les éventualités. »

Je m'arrêtai près d'un banc.

« Klemens, je comprends que tu veuilles organiser quelque chose d'accessible aux habitants. C'est aussi ce que je souhaite. Mais si nous préparons un événement, nous devons avoir un scénario de base et une solution de secours. Sinon, nous ne saurons même pas ce que nous promettons exactement. »

Il me regarda attentivement.

« D'accord. Faisons comme ça. »

Je ne m'attendais pas à ce qu'il accepte aussi rapidement. J'avais déjà préparé dans ma tête toute une argumentation que je n'aurais finalement pas besoin d'utiliser.

« Tu as déjà de l'expérience dans l'organisation de ce genre d'événements ? » demandai-je.

« Pas au même niveau que toi. J'ai organisé quelques balades à vélo et de petites rencontres à l'atelier. Parfois, il y avait dix personnes, parfois quarante. Nous n'avions pas un programme détaillé pour chaque minute. »

« Et comment faisais-tu pour gérer tout ça ? »

« Je demandais aux gens ce dont ils avaient besoin. Ensuite, je vérifiais si nous étions capables de le faire. »

« Ce n'est pas une méthode applicable à tout. »

« Je sais. C'est pour cela que je discute avec toi. »

Il avait dit cela calmement, sans la moindre flatterie. Dans sa bouche, cela ressemblait à la reconnaissance d'une compétence précise, pas à une tentative de gagner ma sympathie.